Richard sans Peur

Histoire de Richard Sans Peur, Duc de Normandie

A Lille

[18--?]

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI87.23

Control Number: AER-9825
OCLC Number : 31370650
Call Number : W PN970.F7 RICH1x
Author : Richard sans Peur (Romance)
Title : Histoire de Richard Sans Peur, Duc de Normandie, fils de Robert le Diable : lequel par sa valeur fut Roi d'Angleterre, et fit plusieurs conquêtes, comme on l'apprendra par son histoire.
Imprint : A Lille : Chez Martin-Muiron, [18--?]
Format : 32 p. ; 17 cm.
Subject : Richard I, Duke of Normandy, ca. 932-996 Romances.
Subject : Chapbooks, French.
Subject : Normandy (France) History To 1515 Romances.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/23/94
Camera Operator: RT

HISTOIRE

DE

RICHARD SANS PEUR,

DUC DE NORMANDIE,

FILS DE ROBERT LE DIABLE,

Lequel par sa valeur fut Roi d'Angleterre, et fit plusieurs conquêtes, comme on l'apprendra par son Histoire.



A LILLE,

Chez MARTIN-MUIRON, Imprimeur-Libraire, rue des Manneliers.

HISTOIRE

DE

RICHARD SANS PEUR.

Comme Richard sans peur, duc de Normandie, marchant par une forêt, fut empêché par un Diable nommé Brudemer.

Il fut jadis en Normandie, un duc nommé Richard, fils de Robert le Diable, issu de la fille de l'Empereur de Rome, lequel Richard fut longtemps sans femme et sans enfans; mais il étoit hardi et vaillant contre tous, sa hardiesse augmentoit de jour en jour. Il marchoit nuit et jour tout seul parmi les forêts, cherchant ses aventures, savoir s'il ne trouveroit nul chevalier pour combattre contre lui et sans crainte; par quoi l'appeloit-on le duc Richard sans peur, et pour laquelle cause un esprit malin, ou le Diable d'enfer, nommé Brudemer, se vanta qu'il lui feroit peur, comme vous l'allez voir. Ce Diable qui s'étoit vanté, en enfer, de faire peur au duc Richard, demanda congé au Maître d'enfer d'aller tenter Richard, ce qui lui fut accordé. Alors le Diable ayant sçu où étoit Richard sans peur, il alla promptement pour tenter ce duc, avec lui mena dix mille huarts.

Or, en cette nuit, le duc Richard sans peur étoit parti de la ville de Rouen, et étoit entré dans un bois fort épais, où jamais homme n'auroit trouvé Richard, et avoit mené avec lui un petit chien nommé Bracquet, qui étoit fort gentil, mais le chien que son maître suivoit fut au chemin du bois si lassé, qu'il convint au duc Richard de le mettre devant lui dessus le col de son cheval, et ainsi que le duc Richard marchoit par les bois, les huarts, que Brudemer avoit assemblés vinrent

tous ensemble criant et huant ledit Richard, lequel les entendant ne fut tellement épouvanté, mais se prit avec eux à crier et huer; lesquels huarts tout courroucés s'en allèrent déchirer par morceaux son petit chien qui étoit devant lui entre ses bras, mais à lui n'osèrent toucher, car le vouloir de Dieu n'étoit pas qu'ils lui firent aucun mal, et ainsi le duc Richard sans peur fut hardi et bon combattant : il étoit un homme prude, sage et loyal. Vous allez entendre ce que lui fit l'ennemi quand il l'eut attaqué.

Comme le Diable se mit en forme de petit Enfant sur un arbre, lequel Duc Richard fit nourrir.

Quand le Diable Brudemer vit que Richard ne lui faisoit point plaisir à sa volonté, et qu'il eut fait mourir son petit chien, afin qu'il le pût trahir, alla choisir le plus grand arbre qui fut dans le bois, et se couchant entre deux branches, il se changea en forme d'enfant nouveau né, et commença à crier fort piteusement; et comme l'enfant crioit si hautement, Richard sans peur arriva en ce lieu, et comme il voulait passer outre, et que son cheval marchoit dessous l'arbre, il entendit la voix de l'ennemi qui était dessus l'arbre en forme d'un enfant, et quand il entendit la voix, incontinent descendit de dessus son cheval, et ôta ses éperons, puis monta dans l'arbre où il entendoit crier; et quand il fut au haut il aperçut l'enfant qui commença à rire, dont il fut joyeux, et s'étonnant qui étoient les méchans qui l'avoient laissé seul, mais s'il eût connu que c'eût été le diable qui s'étoit ainsi transformé pour le découvrir, il l'auroit plutôt coupé par morceaux ou noyé que de le prendre de cette manière. Alors le duc Richard qui ne pensoit à rien, prit pitié de l'enfant et l'enveloppa dans un des pans de son manteau, et de branche en branche descendit de l'arbre jusqu'à terre, puis remonta dessus son cheval et l'enfant devant lui, et ne cessa de marcher, jusqu'à ce qu'il fut chez le Forestier, qui se tenoit au milieu du bois, auquel il donna l'enfant, et lui commanda de le bien nourrir. Alors la femme du Forestier prit l'enfant, et le développa de ses drapelets; puis Richard lui demanda si l'enfant étoit mâle ou femelle, laquelle lui ré-

pondit : Mon cher Seigneur, c'est la plus belle fille qu'il y ait au monde, il n'y a pas trois jours qu'elle est née. Richard fort content de cette réponse, la pria d'en avoir bien soin, ce qu'elle fit, la nourrit jusqu'à ce qu'elle fut en âge, et alors le duc Richard s'en retourna légèrement par le bois sans retrouver d'autre aventure.

Comme le duc Richard trouva dedans le bois de la Meignie de Hellequin qui dansoit.

Le duc Richard marcha tant parmi les bois, qu'il vit passer devant lui louviers, brigands et grande suite de chiens courir, trotter et ensuite entendit la chasse dedans son bois, et n'en eut aucune crainte, ni ne diminua sa force, mais dit à soi-même, qu'il saura qui chasse en sa forêt sans son congé.

Regardant devant lui, il vit trois chevaliers noirs armés de toutes pièces; et montés à cheval, tenant une lance en la main, tira son épée, car des lances ni des armes il n'en avoit point peur, et piqua son cheval des éperons vers eux, en criant qu'ils se gardassent de lui : et à l'arrivée gauchit son cheval, passa à travers les lances sans recevoir aucun mal, attrappa de son épée un chevalier des noirs, le courba sur le col de son cheval, et leur demanda qui les faisoit si hardis de chasser dans la forêt sans son congé; mais les chevaliers ne lui répondirent rien, ensuite les deux autres vinrent les lances baissées contre lui pour le frapper; et lui habile, évita les coups et s'élança de l'autre côté, et en passant en frappa un de son épée parderrière qu'il jeta par terre; quand les chevaliers virent le jeu mal parti pour eux, ils montèrent à cheval et s'enfuirent par la forêt : et laissèrent leurs chiens courir. Richard qui avoit un bon cheval marcha après eux, et courant il aperçut une danse de gens qui s'entretenoient trois à trois. Il se souvint alors de Meignie de Hellequin, dont il avoit entendu parler, mais n'ayant jamais peur de tout ce qu'il voyoit, dit qu'il marchera vers eux et leur parlera franchement.

Cy devise la Meignie de Hellequin, et qui il étoit.

Il fut, dit l'Histoire, un vaillant chevalier qui eut une grande

lignée. Ce chevalier Hellequin en une guerre que fit Charles Martel contre les Sarrasins qui étoient entrés en France, dépensa tout son bien, et même il vendit un très-beau château qui étoit dans le duché de Normandie, pour fournir à ses affaires; tellement qu'après la guerre finie, et n'ayant rien, il commença à piller le peuple et tout son lignage commença à plus guerroyer, et forcèrent les gentils-hommes, dames et demoiselles, et prirent les châteaux de plusieurs orphelins, dont chacun demanda vengeance à Dieu contre lui.

Alors il arriva qu'il mourut, et fut en danger d'être damné, mais Dieu lui pardonna, parce qu'il avoit bataillé contre les Sarrasins et exaucé la foi.

Il fut condamné de Dieu, que pour un temps lui et tous ceux de son lignage feroient pénitence, qu'ils iroient toute la nuit parmi le monde pour faire leur pénitence, et endurer plusieurs maux et calamités. Il arriva qu'en allant parmi le monde, ils disoient plusieurs merveilles longues à raconter, et ainsi endurèrent maintes peines et travaux pour l'accomplissement de leur pénitence: et plusieurs fois ils trouvoient les gens par le chemin, et aussi les trouvoit-on en différentes formes, principalement en dansant, comme fit le duc Richard.

Comme Richard sans peur parla à Hellequin, et les dons que lui fit Hellequin.

Aussitôt que le duc Richard sans peur eut aperçu la danse de Meignie de Hellequin, il piqua son cheval des éperons pour aller vers eux, et quand il eut un peu marché, regarda devant lui et vit des choses merveilleuses, car il vit passer devant lui un de ses écuyers, lequel étoit trépassé il y avoit un an entier.

Quand le duc Richard sans peur le vit, il en fut étonné, nonobstant n'en eut point de peur; mais il lui demanda hardiment d'où il venoit, ce qu'il vouloit et ce qui l'amenoit en ce lieu-là.

Comment, dit-il, ne fus-tu pas il y a longtemps Sénéchal en ma Cour, et mourut il y a un an passé? Oui, répondit l'écuyer: il est bien vrai que j'ai été Sénéchal de votre Cour, mais je suis trépassé. Tu dis vrai, dit le duc Richard sans peur; mais je ne sais quels Diables t'ont maintenant ressuscité. Sire, dit l'écuyer,

n'ayez pas espérance que je sois ressuscité, car je n'ai pas accompli ma pénitence, et tous ceux que vous voyez à cette danse s'entretenir que Hellequin conquit, et de tous ceux de son lignage, et moi-même qui suis sujet à faire telle pénitence. Comment, dit le duc Richard sans peur, il est bien hardi qui chasse sans mon congé dans cette forêt, par la foi que je dois à Dieu il ne chassera personne qui ne sache qu'il est. Sire, dit l'écuyer, je vous le montrerai. Ami, dit Richard, je t'en prie, et tu me feras plaisir. Alors l'écuyer et Richard allèrent trouver Hellequin sous une épine; et aussitôt que Richard le vit, il lui demanda qui l'avoit fait entrer dans la forêt sans sa permission. Ami, dit Hellequin, s'il vous plait m'écouter, je vous le dirai. Dieu qui est notre maître, nous a donné permission d'y aller toute la nuit, et nous avons tant cheminé que nous sommes tous fatigués. Et aussi vous devez savoir que nous ne sommes pas à notre aise, car nous souffrons en un jour plus de peine que l'on pourroit dire en une semaine. Quand Hellequin eut dit cela, il descendit de l'épine, l'écuyer qui fut le Sénéchal de Richard, tira un drap de soie, le tendit à terre et Hellequin s'assit dessus.

Alors Richard demanda à Hellequin, comment il pouvoit avoir trouvé telle figure, Hellequin lui répondit que souvent en cheminant ils trouvoient maintes choses par le vouloir de Dieu. Richard lui demanda s'il savoit comment il devoit vivre; mais Hellequin lui répondit qu'il n'en savoit rien; puis il dit derechef qu'il ne doutât point qu'il falloit qu'il endure beaucoup de maux; que jamais esprits ni ennemis ne lui feroient aucun mal. Quand Richard entendit Hellequin, il en eut une grande joie et s'en retourna. Hellequin lui fit présent de son drap de soie qui étoit fort riche, il étoit travaillé de manière que jamais homme ni femme n'auroit su deviner de la façon qu'il avoit été œuvré. Alors Richard le trouva si riche et si beau, qu'il dit n'en avoir jamais vu un pareil; il le troussa devant lui sur son cheval, et étant au milieu de la forêt, il se mit à penser que le drap qu'il venoit de recevoir avoit été apporté d'enfer; si ces Diables me rencontrent, ils me l'auront bientôt retiré. Non pourtant, dit-il, il n'y a jamais gouffre d'enfer, ni Diable assez hardi, ni assez puissant, que s'il me faisoit quelque chose qui me déplût, que je ne lui donnasse de mon épée tranchante à travers du corps. Le duc Richard qui n'avoit crainte d'aucune chose, cheminoit et ne pouvoit trouver aucun sentier ni voie.

Comme Richard trouva de nuit un pommier dans la forêt, qui depuis, homme ne sut trouver.

Cette nuit Richard sans peur marchant tant qu'il s'égara dans la haute forêt, la lune étant en pleine clarté, alla choisir auprès d'une belle fontaine un pommier qui étoit fort chargé de belles pommes rouges, et disoit en lui-même, je suis fort étonné comme les charbonniers qui passent souvent par ici n'ont cueilli ce fruit; il en eut envie, pour se satisfaire, il en prit trois des plus belles et les mit dans son sein. Pour marquer le lieu et la place, afin d'y pouvoir retourner, coupa une branche de l'arbre, mais cela ne lui servit de rien, car depuis qu'il fut parti de là, personne n'a pu trouver l'arbre, et depuis n'a été vu. Quand le duc Richard fut parti de ce pommier; il marcha tant qu'il vint à Rouen après minuit, où il fut bien reçu dans son château, et s'alla coucher dans son lit, où il reposa jusqu'au matin, et fit mettre les trois pommes dans un bel étui par grande dignité, et après se rendit en l'église de Notre-Dame, où il entendit la Messe, à laquelle il alla à l'offrande, et offrit son noble drap de soie qu'Hellequin lui avoit donné, lequel drap qui étoit si riche, servoit à décorer l'Autel de la chapelle.

Quand la Messe fut dite, Richard s'en alla dîner au Château: il fit apporter ce fruit qui étoit si beau, et que jamais homme n'avoit vu son pareil.

Quand Richard tint les pommes, s'écria à haute voix, que s'il se trouvoit un homme qui pût trouver l'Arbre où étoit ce fruit, dans l'espace de six heures, il feroit donner en récompense de quoi vivre tout le reste de sa vie.

La plus grande partie de ceux qui étoient-là, se disposèrent à aller chercher le pommier, et Richard leur dit comme il l'avoit laissé à son départ.

Alors ils s'en allèrent chercher ledit pommier dans le bois, marchant de tous côtés; mais ne le trouvèrent point, et furent obligés de revenir sur leurs pas. Quand Richard vit revenir ses Ecuyers sans fruits, il fit écarteler les trois pommes, et en fit planter les pépins dans son jardin, et peu de temps après il parut de chaque pépin un beau pommier fleuri, lesquels le duc Richard commanda d'être bien gardés, et furent nommés pommiers de

Richard, parce que le duc fit planter les pépins, comme je vous ai déjà dit; et aux pommes qui vinrent dedans, il fit mettre son nom, Richard sans peur, comme on le nommoit alors, et jamais en nul contrée on n'avoit entendu parler des pommes de Richard. Le duc eut un grand contentement de ses pommiers, quand il vit qu'en été ils portoient de si beaux fruits, lesquels on n'avoit auparavant vu si belles choses.

Comme Richard sans peur combattoit un Diable qui étoit entré dans le corps d'un Excommunié.

Dans une nuit que le duc Richard marchoit dans sa Terre de Normandie, il s'arrêta dans une Chapelle qui étoit au milieu d'une grande forêt, dans laquelle étoit enterré le corps d'un Excommunié. Alors Richard sans peur descendit de dessus son cheval et entra dans la Chapelle, se mit à genoux devant l'Autel, et fit sa prière à Dieu. Quand sa prière fut faite, il sortit dehors, mais quand il fut sorti, il s'aperçut qu'il avoit oublié ses gants qui étoient restés devant l'Autel où il avoit fait sa prière, il retourna pour les prendre; mais l'Excommunié qui gissoit en ce lieu dans une bière, sortit dehors, alla contre lui et l'embrassa.

Or, le Diable s'étoit mis dans le corps qui avoit embrassé Richard lorsqu'il voulut sortir; mais se sentant ainsi empoigné, il se secoua de vive force pour s'échapper de cet ennemi, mais tout cela lui fut inutile. Il prit le corps de l'excommunié avec si grande hardiesse, qu'il obligea le diable de le lâcher. Il tira son épée après lui, mais il ne trouva rien. Le Diable qui ne tâchoit qu'à faire mal, le fit tomber par terre. Richard se sentant ainsi déçu, donna tant de coups à l'excommunié, qu'il le tailla en pièces.

En ce temps-là l'on ne savoit pas ce que c'étoit que de veiller les corps morts, et pour ce effet Richard fit crier et afficher par toute la Normandie, qu'il n'y ait Gentils-hommes, Bourgeois, ni Chanoines, que s'il arrive que la mort prenne à quelqu'un de leurs amis, qu'ils ne laissent pour quelqu'empêchement qu'ils aient, de les veiller une nuit. Depuis ce temps on a veillé les corps morts par toute la terre.

Comme un Ange et un Diable s'apparurent à Richard, pour avoir jugement de l'ame d'un Moine.

Richard, duc de Normandie, trouva une aventure plus merveilleuse que celle que je viens de raconter ci-devant. Une nuit que gissoit Richard sans peur dans l'Abbaye de Fécamp qu'il avoit fondée, et ainsi qu'il étoit couché dans son lit sans dormir, un Ange et un Diable s'apparurent à lui, lesquels étoient arrivés ensemble pour avoir l'ame d'un Moine qui s'étoit noyé. L'Ange parla le premier au duc Richard, et lui dit : Sire, rendez-nous bon jugement, et écoutez notre question. Il est arrivé cette nuit avant minuit, qu'un Moine dont l'ame est présente, se leva, et lorsqu'il fut levé, il sortit de son Abbaye pour aller voir une Femme qu'il entretenoit en amour, et lorsqu'il y alloit, il tomba de dessus une planche dans l'eau ; une heure auparavant il récitoit l'Office de la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, pour laquelle cause l'ame du Moine devroit m'appartenir. Je vous ai conté toute la vérité, et ce Diable veut avoir à force cette ame, qui ne lui appartient point. Vous en direz, s'il vous plaît, votre conseil. Quand le duc Richard eut entendu la raison de l'Ange, l'ennemi commença à dire tout haut, qu'il ne s'en iroit pas. Le Moine, dit-il, dont l'ame est départie, se noya en allant voir sa bonne amie, et puisqu'il est mort en allant commettre un péché, et qu'il étoit amoureux d'une femme, je soutiens que l'ame, dont j'en suis content, car je l'emporte après que vous aurez rendu le jugement. Ainsi disputoient le bon et mauvais Ange pour avoir l'ame du Moine. Et quand le duc Richard eut entendu la raison, il dit à l'Ange et au Diable, maintenant la Sentence en sera rendue. Il vous convient tous deux d'aller remettre l'ame au corps du Moine, ensuite vous le poserez au milieu de la planche, et regarderez de quel côté il ira ; s'il va par la mer, le Diable l'aura, mais s'il va dans son Abbaye, vous le laisserez vivre. Faites ainsi que je vous ai dit, et vous verrez le fait. Quand l'Ange et le Diable entendirent le jugement, ils partirent et prirent le corps noyé dans l'eau de Robec, et remirent l'ame dedans. Entr'eux-deux fut remis le Moine sur la planche, et quand il vit le Diable si noir et si hideux, il s'en retourna tout tremblant dans son Abbaye d'où il étoit sorti, et rendit

graces à Dieu. Ce miracle arriva à Rouen à un Moine de Saint Ouen, et fut Sacristain de l'Abbaye, où il souffrit beaucoup de peine pour l'amour de Jésus-Christ, pour avoir rémission de ses péchés. Ainsi par le jugement du duc Richard, ce Moine fut sauvé, comme vous venez de l'entendre.

Comme le duc Richard épousa le Diable qu'il avoit nourri pendant l'espace de sept ans.

Je vous dirai des merveilles de Richard qui sont non pareilles de celles que je vous ai dites. Vous devez savoir que ce Diable qui s'étoit mis en forme de fille que le duc Richard trouva, comme j'ai dit, avança plus en sept ans, que ne sont maintenant les enfans en quatorze. Dans ce temps tous les Nobles-Barons firent une assemblée, et allèrent tous ensemble dire à leur Seigneur Richard, qu'il lui plût épouser une Dame dont il put avoir des enfans pour tenir sa place après lui.

Le jour pris pour parler au duc, ils lui dirent : Sire, nous sommes convenus tous ensemble de vous requérir d'avoir la bonté de prendre en mariage une Dame dont vous puissiez avoir des enfans, afin qu'après votre mort, ils puissent jouir de votre Duché de Normandie.

Seigneur, dit le Duc, puisque vous me le conseillez, j'accorde volontiers vos sentimens. Il y a une pucelle qui a présentement sept ans, que je fais nourrir dans une forêt, si elle vous convenoit je la prendrois, car je ne puis pas trouver à mon goût de plus belle. Sire, dirent les barons, Dieu vous en donne de joie, vous pouvez l'épouser, puisque votre cœur s'y est adonné. A ces paroles le duc les remercia et envoya chez son forestier chercher la fille par deux chevaliers. Quand elle fut venue, il fit savoir à l'archevêque de Rouen qu'il alloit épouser cette jeune fille. La cérémonie en fut célébrée à Rouen, laquelle fut somptueuse. Il y eut ce jour-là une joûte, à laquelle joûta le duc Richard, et abattit le comte d'Alençon, le comte de la Marche et le duc d'Aquitaine, lesquels étoient venus à ses nôces. Le comte de Vendôme abattit aussi à la joûte le comte de Champagne et l'Amoureux de Gales, qui en ce temps étoit nouveau chevalier. L'épouse étoit sur un échafaud avec les demoiselles du pays, en habits superbes. Après que les joûtes furent passées,

Ils se retirèrent dans le château où l'on avoit préparé plusieurs mets délicieux pour le souper. Cette fête dura six jours, et ensuite tous les invités se retirèrent.

Comme la femme de Richard feignoit d'être morte et laissa son mari veiller une nuit dans la forêt, et comme le Diable qui étoit sa femme, étrangla son chevalier.

Après sept ans de mariage, sa femme fit la malade, feignant de souffrir de grandes douleurs, elle se coucha et fit entendre qu'elle n'en pouvoit plus : elle demanda à parler à son mari. Alors Richard entendant des nouvelles, vint incontinent vers sa femme, qui paroissoit très-malade, laquelle lui dit : Sire, vous êtes mon mari ; et je suis votre femme, qui suis dangereusement malade; c'est pourquoi je vous prie avant de mourir, de m'accorder une grace. Madame, répondit le duc, demandez-moi ce qu'il vous plaira, je ne vous le refuserai point. Sire, dit la dame, je vous prie, puisqu'il faut que je le dise, il y a une chapelle qui est à une lieue d'ici, vous veillerez auprès de moi une nuit sans être accompagné de personne ; cette chapelle est dans la forêt où j'ai été nourrie et élevée jusqu'à l'âge de sept ans ; promettez-moi donc que s'il arrive que je meure, vous veillerez auprès de mon corps toute la nuit avant que je sois enterrée, ainsi qu'il est de coutume. Madame, dit Richard, je vous accorde volontiers ce que vous me demandez, mais je menerai avec moi un chevalier pour me désennuyer.

Après ces paroles, fondant en larmes, dit adieu à sa femme qui peu après fit semblant d'être morte, quand Richard le sut, il la regretta très-fort, ce qu'il n'auroit pas fait s'il eût connu la fourberie de sa femme. Alors il fit porter son corps très-honorablement dans la chapelle. Quand le corps de la duchesse y fut posé, les Archevêques, Evêques et autres gens d'église vinrent recommander le corps à Dieu, ainsi qu'il est d'usage ; mais si le duc Richard eut bien su que c'étoit le Diable qui étoit dans la bière en la place de sa femme, il l'auroit plutôt fait jeter dans la rivière, qu'aucun prêtre ni clerc eut prié Dieu pour lui.

Lorsque le clergé eut recommandé son ame à Dieu, tout le peuple qui étoit venu à la conduite de ce corps, retourna à Rouen ; il ne resta dans la chapelle que le duc Richard, ac-

compagné d'un chevalier, lesquels passèrent la nuit auprès du corps de la duchesse, regrettant d'avoir perdu une femme à la fleur de son âge. Ce fut dans le temps que Richard pleuroit amèrement le corps de sa femme, qu'il fut surpris du sommeil, et qu'il s'endormit.

Or on n'avoit jamais vu raconter une pareille merveille, car à l'heure que Richard sans peur s'endormit avec son chevalier, le corps qui étoit dans la bière s'étendit si fort, qu'il la rompit en plusieurs morceaux et en même temps jeta un si grand cri, qu'elle fit retentir tout le bois. Alors le duc s'éveilla, n'ayant aucune crainte de la voir, mais pour plus grande sureté tira son épée, et la mit toute nue devant lui. Alors le corps qui étoit dans la bière s'écria hautement : ô duc Richard! comment faites-vous cela? on ne parle dans tous les pays que de votre hardiesse, et on dit, que jamais homme vivant, si hardi qu'il soit, ne vous fait pas peur, et maintenant j'aperçois que pour une mauvaise femme votre chair frémit. Je n'ai point de peur, dit le duc, vous en avez menti, car je n'ai jamais changé de couleur pour un homme vivant tel qu'il fût. Dites votre volonté et je l'écouterai. Alors le corps répondit : Ah! Richard, je vous dis qu'on dit en différens endroits, que vous n'eutes jamais peur de lion, de léopard, ni d'homme vif, ni mort, et maintenant je vois que vous êtes un lâche, qui pour un corps de femme trépassée de ce siècle, couvert et enveloppé dans une bière, vous vous êtes épouvanté, et par lâcheté vous avez tiré votre épée; or, je vois bien que ce qu'on dit de vous n'est que mensonge, quand on vous fait passer pour le plus hardi qui fut né de femme; à l'avenir vous passerez pour un craintif. A ces mots le duc Richard fut fâché, et par colère parla au mort en ces termes : Corps, tu as une folle erreur : apprends de moi que je n'ai jamais eu peur dans toutes les guerres et autres périls où je me suis trouvé. Richard, dit le corps, pourquoi avez vous tiré l'épée hors du fourreau, sinon que pour vous assurer dans la crainte que vous aviez? Comment, dit Richard en colère, le vrai Dieu Notre-Seigneur ne vous envoie nulle grace? N'étiez vous point aujourd'hui morte quand on vous a mis dans la bière? Non, répondit le corps, mais j'étois pamé par la soif qui m'avoit prise ce jour là sur le soir, ce qui me causa une fièvre au corps, de laquelle je n'ai pas été bien visitée

et je n'en suis pas morte. Si vous m'aimez, dit le corps, je vous prie d'aller dans la forêt au côté droit, vous y trouverez un arbre, auprès duquel il y a une fontaine, vous vous baisserez pour puiser de l'eau claire dans un vase que les bergers y ont laissé avant-hier, et vous m'en apporterez : ce sera le véritable remède pour me remettre en santé, ma maladie ne provenant que de la soif. Le duc Richard, à la prière de sa femme (qui étoit le Diable d'enfer), y alla aussitôt; mais il fit grande folie, car tandis qu'il étoit sorti, le Diable se leva de la bière, et vint vers le chevalier qui étoit demeuré seul dans la chapelle, lequel l'étrangla et le mit à mort. Alors le chevalier qui se sentit frappé à mort, cria le duc à son secours, qui, en puisant de l'eau l'entendit fort bien, et dit en lui-même qu'il avoit été trompé par le Diable, mais sans avoir aucune frayeur. Sur ce bruit Richard retourna dans la chapelle, où il trouva toutes les lumières éteintes, car l'ennemi malin les avoit soufflées ; mais il marcha hardiment, et trouva son chevalier mort au milieu de la chapelle, de quoi il fut étonné, et de là il fut à l'endroit où étoit la bière, mais tout étoit disparu. Il pleura son chevalier avec de grandes lamentations, et commença à parler dans ces termes : Ah ! faux Diable comment m'as-tu si vilainement trompé ? tu as été assez hardi d'avoir mis à mort mon chevalier ; que j'aimois tant, et pour mieux m'attrapper tu m'as envoyé chercher de l'eau, mais qu'en enfer te puisses-tu étrangler de soif, sans avoir aucun secours. Je promets à Dieu, que si je te rencontre en mon chemin, je te percerai le corps de mon épée. Depuis que je suis né, je n'ai jamais été démonté de mon ennemi, je vois bien que je suis trompé, pour avoir bien fait on a de la peine. C'est un malheur d'avoir affaire au Diable, qui voudroit que tout le monde fut damné avec lui.

Comme Richard pleura son chevalier, et reconnu dans le monde pour avoir epousé le Diable.

Richard sans peur eut une très-grande douleur de la mort de son noble et vertueux chevalier, qui avoit aidé à garder la bière avec lui depuis le soir jusqu'au lendemain, sans avoir aucune crainte du Diable; et qui avoit assisté à la cérémonie où étoient Mrs. les Archevêques et Evêques, le clergé de la ville de Rouen,

pour chanter le service des trépassés dans la chapelle où étoit exposé le corps de la duchesse de Normandie. Peu de temps après Richard, s'écria et parla au clergé, à qui il dit : ô Messeigneurs ! qui êtes ici assemblés, je vous prie de ne plus prier ni chanter pour ma femme, car je suis certain que c'est le Diable que j'avois épousé ; ensuite de quoi il leur conta comme il l'avoit veillée pendant la nuit, et de la peur qu'elle pensa lui causer ; et leur dit de la façon qu'il avoit trouvé le chevalier étranglé. Quand il eut achevé ces paroles, l'Archevêque de Rouen qui avoit déjà entendu la raison, le rassura du mieux qu'il put en lui disant : Sire, ne vous attristez point, nous savons que les ennemis d'enfer ont pouvoir de nous tenter nuit et jour ; s'il y en a quelqu'un qui vous ait surpris, je vous prie de vous rassurer. Aussi le suis-je, répondit Richard, mais ce qui me fâche le plus, c'est d'avoir eu habitation avec un pareil ennemi pendant l'espace de sept ans, et pour cette cause je vous assure de ne me plus marier. Alors Richard qui étoit triste s'achemina avec la compagnie dans la chapelle de la forêt, où il leur montra le chevalier qui avoit été tué. Il commanda que l'on fit un service pour lui. Après ces cérémonies, le duc s'en alla demeurer dans l'Abbaye de Fécamp qu'il avoit fondée, et donna congé à tous les chevaliers, barons et gentils hommes de sa Cour, excepté trois qu'il retint ; savoir son gueux, son chambellan et son dépensier. Ils vécurent ensemble d'une bonne union plusieurs années.

Comme le Roi Charlemagne fit crier un Tournoi et Fête où se trouva la fille du Roi d'Angleterre, et comme Richard en devint amoureux.

Du temps que régnoit en France le Roi Charlemagne, qui pour lors étoit Empereur de Rome, lequel venoit de remettre le Pape Léon dessus son Siège Pontifical, voulut à sa revenu célébrer une fête où il fut fait un Tournoi : pour cet effet il fit crier dans la Ville de Paris, le jour de la fête, et envoya des Courriers de toutes parts. En peu de temps plusieurs Seigneurs s'y trouvèrent, entre lesquels étoient Aimé, duc de Bavière, Roger duc de Danemarck, Olivier et Roland, neveux du Roi Charlemagne, Tierri-d'Ardennes, Salomon de Bretagne, Renaud de Mon-

tauban et ses trois frères, le duc Richard, lui treizième, Charles, comte d'Alençon, le comte de Vendôme, duc de Bourbon, et l'Amoureux de Gales qui conduisoit Clarice, fille du Roi d'Angleterre, laquelle étoit très-belle. Tous ces Princes arrivés, se rassemblèrent tous ensemble pour complimenter le noble Empereur sur son heureuse arrivée, lequel les reçut très-gracieusement. Le dimanche suivant, les joûtes furent commencées, dont furent de la partie les Seigneurs Roger le Danois, le comte de Brayes, son cousin Olivier de Viennes, et plusieurs autres, tinrent le jeu de dedans. Et Richard sans peur, duc de Normandie, Salomon, Roi de Bretagne, les quatre fils du comte Aimon, Tierri, Seigneur d'Ardennes, le duc de Bourbon et le comte d'Alençon, furent de la partie du dehors. On avoit dressé un échafaud où étoit placée la Reine de France, accompagnée de plusieurs Princesses, de Clarice d'Angleterre, Duchesses, Comtesses, dames et demoiselles.

Vers une heure après-midi, les chevaliers se montrèrent tous armés au camp, et chacun se retira du côté de sa partie. Après que les Hérauts eurent donné le signal de la joûte, et que les trompettes eurent sonné, ils commencèrent à aller les uns contre les autres, et premièrement courut Richard sans peur, qui étoit fort bien monté, et vint vers lui Roland comte du Mans, généreux comme un second Hector, se joignirent et frappèrent de telle force sur leurs écus, que les lances se rompirent par morceaux. A la deuxième fois Richard attrapa le heaume à Roland; mais à la troisième fois ils s'atteignirent de telle roideur, que tous deux tombèrent de dessus leurs chevaux si étourdis, qu'ils ne savoient s'il faisoit jour ou nuit, dont chacun fut étonné. Les chevaliers des deux côtés poussèrent les chevaux vers les deux combattans qui étoient à terre, lesquels étoient conducteurs des deux partis, et leur aidèrent à remonter à cheval, et aux rencontres qu'ils firent, Olivier, cousin de Roland, abattit par terre Salomon, Roi de Bretagne. Gui de Bourgogne et Oger, joutèrent ensemble et s'entrebattirent avec chaleur. Richard sans peur abattit d'un coup de lance, l'amoureux de Gales, qui avoit auparavant jeté le duc de Bourgogne et le comte d'Alençon. Ils faisoient tous leurs efforts pour acquérir des honneurs et des louanges. Le duc Richard s'efforçoit tant qu'il pouvoit à repousser ceux qui étoient de la partie du dedans, auquel Roland

résistoit de toutes ses forces. Richard s'en alloit par le Tournoi, battant chevaliers et chevaux par terre, ce qui fit que tous appréhendoient à le rencontrer. Richard sans peur fit tant par ses vaillantises qu'il emporta le prix du Tournoi, qui lui fut donné par les dames du côté du dehors, et Roland eut l'honneur de ceux du dedans. Après que les joûtes furent cessées, tous les seigneurs et dames furent invités de souper au palais avec Charlemagne, auquel banquet furent servis plusieurs mets exquis. Le duc Richard fut frappé d'amour pour Clarice, fille du Roi d'Angleterre, laquelle étoit assise devant lui à la table de l'Empereur; la jeune dame ne la fut pas moins par rapport aux vaillances qu'elle lui avoit vu faire au Tournoi. Richard commençoit déjà à la servir, et par signe lui montroit que son cœur étoit porté pour elle. Ces deux amoureux ne savoient quelle contenance tenir pour céler leurs amours, et ils furent huit jours sans déclarer leurs sentimens de l'un à l'autre; mais à la fin le duc Richard se découvrit à elle, dont elle fut bien joyeuse, et lui dit le jour de son départ, en l'assurant qu'il l'aimoit du plus profond de son cœur, qu'il combattroit dix chevaliers pour la conquérir, et l'Amoureux de Gales qui la devoit ramener en Angleterre. A ces paroles Clarice fut donnée, et loua le courage de son ami Richard.

Comme Richard vainquit onze chevaliers, et emmena la belle Clarice d'Angleterre, laquelle il épousa.

Peu de temps après que la fête fut finie, tous les princes, seigneurs, dames et demoiselles prirent congé du Roi, lequel leur fit de très-beaux présens et retournèrent chacun dans leur pays. Clarice fit apprêter ses équipages pour terminer; l'Amoureux de Gales avec dix autres chevaliers qui l'avoient amenée en France, devoient l'accompagner à son retour. Quand le duc Richard sut le jour qu'elle devoit partir, il s'en fut deux jours devant se rendre dans le château à dix lieues par delà Rouen, sur le chemin d'Angleterre, et là se tint si secrètement pendant dix jours, en attendant son aventure. Quand il se fut promené un bon espace de temps, il s'appuya dessus une des fenêtres du château, qui avoit la vue du côté de Rouen, pour examiner s'il ne verroit pas venir de loin Clarice avec les chevaliers qui la devoient accompagner. Enfin le duc Richard les aperçut au bout d'un moment tous montés à cheval, et avoient avec eux

une dame très-belle qui étoit assistée de deux autres demoiselles, montées chacune sur une haquenée blanche. Tout aussitôt Richard descendit, mit son haume sur sa tête, monta sur son cheval qui étoit tout prêt, prit une lance dans sa main, et sortit en grande diligence, et rejoignit en peu de temps les chevaliers, à qui il dit d'une voix hardie de lui laisser aller cette dame, parce qu'elle lui appartenoit, et que ceux qui vouloient s'y opposer n'avoient qu'à se défendre contre lui. Les chevaliers virent bien à ce discours qu'il falloit combattre; alors l'Amoureux de Gales donna Clarice en garde à trois chevaliers, laquelle ne se soucioit guères, car elle eût voulu que son ami Richard les eût tous mis à mort, ce qu'il fit, car quand il les eut avertis, il courut vers un des onze chevaliers avec tant de rapidité que d'un seul coup de sa lance, il renversa l'homme et le cheval par terre, puis passa outre. Et quand il vit que son glaive étoit entier, il courut à une autre, et le jeta de dessus son cheval sur le sablon, lequel tombant se rompit le bras droit : le glaive de Richard ne fut point endommagé, il donna tout de suite sur quatre autres chevaliers qu'il renversa aussi. Quand l'Amoureux de Gales vit que toute la perte étoit de son côté, il piqua son cheval de ses éperons, et le glaive baissé contre Richard, et le coup fut pesant; car la lance de l'Amoureux vola en pièce, le duc qui avoit reçu le coup dessus son plastron, le frappa de telle sorte qu'il mourut à l'heure même; ce fut dans cette action que Richard cassa son glaive, ce qui l'obligea de tirer son épée, et de courir vers le reste des chevaliers, dont le premier qu'il rencontra fut aussi blessé à mort. Les chevaliers l'assailloient fort vigoureusement, et lui donnoient forte tâche à faire; mais il ne désespéra point, quoiqu'il n'eût que son épée, car il frappoit avec tant de violence, qu'il en jeta un tout ensanglanté dessus l'herbe; le neuvième fut blessé par terre.

Les deux chevaliers qui étoient restés vifs, et qui gardoient Clarice d'Angleterre, voyant que tous leurs confrères étoient presque tous morts, demandèrent quartier au duc Richard, lequel leur accorda, à condition qu'ils feroient porter en litière les blessés en Angleterre, pour être guéris, et enterrer les morts.

Lesdits chevaliers, dont l'un se nommoit Julien, et l'autre Bertran, lui promirent d'exécuter ce qu'il leur avoit dit, et aussi ils le firent. Alors le duc Richard s'adressa à la dame Clarice, laquelle fut joyeuse de son aventure, et lui fit bon

accueil, car il l'aimoit d'un grand amour, et aussi le lui montra-t-il bien.

Quand il se fut approché d'elle, il lui dit : Madame, Dieu a permis que je vous aie conquise, n'en soyez point attristée, car je vous aime de si bonne grace, que je ne vous oublierai qu'à la mort, et s'il plaît à Dieu et à vous, je vous épouserai.

Cher ami, dit Clarice, pour l'amour de vous et de votre promesse, je suis contente de laisser mon père et mon pays, et si j'ai souffert la mort de mes chevaliers, c'est que votre beauté captive mon cœur pour vous aimer, et quand il vous plaira me prendre pour femme, vous me ferez contente, car c'est ce que je demande. Alors le duc Richard et la dame Clarice se mirent en chemin pour aller à Rouen, où ils furent reçus avec acclamations de joie de tout le peuple. Peu de temps après le duc Richard fit avertir tous les barons, seigneurs, chevaliers et gentilshommes de Normandie, ensemble les dames et demoiselles, pour assister aux cérémonies du mariage de Clarice, la fille du Roi d'Angleterre, avec le duc Richard. La cérémonie en fut faite dans l'église par l'archevêque de Rouen. La fête fut grande au palais; il fut fait une joûte de jeunes chevaliers et écuyers du pays, à l'encontre de ceux des autres contrées, dans une grande plaine proche de la Seine; celui qui emporta le prix de dehors, fut le comte de Mortaigne, et celui du dedans, le comte de Caen, qui étoit un jeune chevalier. Après que la fête fut passée, les seigneurs retournèrent chacun dans leur pays, et le duc et sa femme demeurèrent paisiblement ensemble à Rouen.

Comme le Roi d'Angleterre descendit en Normandie, et du Diable de Brudemer qui vint au secours de Richard.

Alors les deux chevaliers qui avoient promis au duc Richard de faire porter dans les litières l'Amoureux de Gales et les autres chevaliers, arrivèrent au port de mer, lesquels s'embarquèrent et arrivèrent devant Adolphe, Roi d'Angleterre, auquel ils racontèrent toute leur aventure, en lui montrant les chevaliers qui étoient tués et blessés. Quand le Roi d'Angleterre entendit ces paroles, il en fut courroucé, et jura qu'il vouloit avoir sa fille, et détruire le duc, et de tous deux ensemble en faire une cruelle justice. Il fit assembler une grosse armée, dont les conducteurs étoient le duc Northobellande et le comte de Vicestre, et plusieurs grands seigneurs de Londres : il fit aussi équiper

plusieurs gros vaisseaux dans lesquels ils montèrent pourvus de toutes munitions, firent voile pour venir à Dieppe en Normandie.

Alors le Roi d'Angleterre fit dire au duc Richard, que s'il ne lui rendoit pas sa fille, il détruiroit son pays. A ces paroles Richard lui fit cette réponse : qu'il auroit sa fille, qu'il l'avoit épousée avec les formalités de l'église, et qu'il aimoit mieux mourir que de la rendre. Quand le Roi d'Angleterre entendit ces nouvelles, il en fut plus faché qu'il n'étoit auparavant.

Le duc Richard demanda ses chevaliers, Roland et Renaud de Montauban, autrement dit l'Epine, qu'ils vinrent le secourir, mais ils étoient occupés dans une guerre que le Roi Charlemagne faisoit contre les Sarrasins qui étoient en pays de France, ce qui les empêcha de venir. Le Roi d'Angleterre prit conseil, et fit dire au duc Richard qu'il lui alloit livrer bataille au-delà de Dieppe, dont le duc en fut fort content, et accepta la bataille le mardi suivant. Il commanda de faire assembler toutes ses troupes promptement, et nomma pour les commander le comte de Mortaigne et le comte d'Alençon. Quand toute son armée fut assemblée, Richard partit de l'abbaye de Fécamp, pour la rejoindre. Les deux armées s'approcherent l'une de l'autre, et Richard sans peur s'approcha tout le premier devant les soldats, en les laissant sous la conduite de deux comtes. Le Roi d'Angleterre avoit placé le duc de Mordaigne-Belande, pour avoir soin de l'avant-garde, et le comte de Vistel pour l'arrière-garde. Le duc Richard qui marchoit devant, aperçut dans une vallée un beau cheval noir, qui étoit monté d'un jeune chevalier, et l'ayant examiné de près, il vit que c'étoit le Diable Brudemer, qu'il avoit autrefois épousé. Brudemer voyant arriver Richard, lui parla en ces termes : Sire Duc, je suis un soldat qui suis venu vous secourir ayant sû que vous étiez dans l'embarras; si vous vouliez me recevoir, je vous promets de mettre l'armée des anglais en déroute, et tous vos ennemis en fuite, pourvu que vous me promettiez, que si jamais j'ai besoin de votre secours en pareille occasion, vous me le donnerez. Richard lui accorda sa demande. Et Brudemer lui dit, que tant qu'il seroit avec lui; il ne lui arriveroit aucun mal.

Alors le duc Richard accompagné de Brudemer, se rendirent à la bataille du Roi d'Angleterre. Ce noir chevalier qui conduisoit l'armée des Normands, fit sonner les trompettes et se mirent parmi les anglais, où à leur arrivée en tuèrent plus de

vingt mille ; car chacun des Normands abattit le sien. Richard qui étoit dedans, rencontra le Roi d'Angleterre, joûtèrent ensemble, dont Richard donna un coup de lance au côté, l'abbatit sur le champ. D'un autre côté le noir chevalier fit tant qu'il abattit l'armée des anglais, et la mit en fuite. Dans ce jour retournèrent les anglais avec précipitation. Quand Brudemer les vit fuir, il leur cria à haute voix : Que s'il y a quelqu'un qui d'amis soit gardé, et qui aime pour amour, qu'il vienne vers moi avec son épée, mais personne d'eux n'osèrent approcher, aimant mieux abandonner leurs tentes et pavillons dessus le champ. Le Diable Brudemer vint vers Richard, et lui dit : Sire, ai-je bien fait à votre gré ? Ne suis-je pas bien éprouvé ? Oui, dit Richard, vous êtes un très-vaillant guerrier, il seroit à souhaiter pour moi de vous avoir dans mes batailles Sire, répondit Brudemer, je m'attendois bien à vous. Alors Brudemer quitta le duc, monta à cheval, et prit sa route par la forêt. Richard accompagné de deux comtes, barons et chevaliers normands, retourna à son hôtel à Rouen, dont chacun fut content d'apprendre la défaite des anglais. Le duc Richard raconta à sa femme tout ce qui s'étoit passé dans l'armée, et de la manière dont il avoit blessé son père au côté d'un coup de lance, dont elle fut contente, se voyant en sûreté avec son mari.

Comme Richard sans peur suivit, en une forêt, le Diable Brudemer qui l'étoit venu chercher de nuit.

Trois jours après la bataille, Richard manda ses veneurs, et leur dit qu'il vouloit aller à la chasse dans la forêt. A son ordre les veneurs s'assemblèrent avec leurs chiens ; mais quand Richard vit les chiens navrés, demanda aux veneurs qui avoit navré les chiens, et où ils avoient été ? Les veneurs lui répondirent : Sire, il y a au bois de Rignebourg, un sanglier qui est aussi blanc qu'un cygne, qu'autant qu'il peut attraper de chiens, il les blesse ou les tue Quand Richard entendit ces paroles, il en fut fort réjoui, disant, que s'il trouvoit ce sanglier qu'il le chasseroit jusqu'à ce qu'il l'eût mis à mort ; il y avoit pour lors dans la forêt, deux fées nommées Gloriande et Esglaudine, qui occupoient un beau manoir bien enclos, dans lequel elles nourrissoient un beau sanglier blanc, qui peu de temps après s'échappa dudit manoir. Les fées courroucées de la perte de cet animal, disoient qu'il ne seroit jamais pris de main d'homme s'il n'étoit duc de Normandie, engendré d'un sarrasin et d'une

chrétienne. Guillaume à longue épée, duc de Normandie, le prit. Il étoit fils de Rollo, premier duc de Normandie, issu des danois; lequel étoit sarrasin, et avoit épousé une femme chrétienne. Richard entendant parler de cela, ne voulut pas entreprendre la chasse, parce qu'il n'étoit pas fils de sarrasin et d'une chrétienne. Il retourna coucher dans l'abbaye de Fécamp, et quand ce vint au milieu de la nuit qu'il reposoit, il se présenta à lui le Diable Brudemer qui avoit été sa femme, et étant entré sous la figure d'un chevalier bien armé, dit à Richard : Sire, laissez le sommeil, vous faut armer et venir avec moi, comme vous m'avez promis, si vous ne voulez pas passer pour avoir peur Richard dit, pour quelque chose que je voie, soit morts ou vivans, je n'ai pas peur. Il se leva et s'arma de toutes ses armes avec grand courage. Le chevalier lui dit : Sire, avant qu'il soit peu je vous menerai dans un endroit où vous aurez peur. Ami, dit-il, ne me dis pas cela, car depuis que je suis né je n'ai eu peur. Par mon chef dit l'ennemi, devant que le soir soit venu, vous aurez peur si vous venez avec moi : Oui, dit le duc, je veux savoir si tu mentiras ou si tu diras vrai. Alors Richard et le diable s'en allèrent ensemble et entrèrent dans la forêt, où ils trouvèrent douze chevaliers qui s'arrangeoient pour commencer une guerre, et Richard dit au noir chevalier; dites-moi qui sont ces chevaliers armés? Sire, dit le diable, c'est eux qui vous feront de la crainte.

Comme Richard commença la bataille pour Brudemer, contre Burgifer, qui détournoit sa sénéchaussée.

Comme Richard et le Diable s'en alloient devisant ensemble, il vint un écuyer par la forêt, criant Brudemer où es-tu? Pourquoi tardes-tu? Amène-nous ton chevalier qui doit pour toi faire la bataille. Burgifer qui est ton adversaire, auquel tu veux faire tort de ce qui lui appartient, est venu; si tu n'es bon combattant tu peux t'assurer qu'il te fera souffrir plusieurs coups de glaive. Brudemer entendant parler l'écuyer, incontinent se présente à lui, et Richard devant le Roi d'enfer, lui dit : Sire, notre maître, je suis tout prêt de montrer que Burgifer me veut déshériter à tort de la Sénéchaussée que vous m'avez donnée, par un chevalier de la contrée de France, qui n'eut peur d'aucune créature vivante au monde, et pour moi combattre en la bataille ordonnée contre Burgifer. Le Roi d'enfer étoit assis sur une chaise toute noire au pied d'un orme, il étoit vêtu de velours noir et

avoit la face fort horrible ; alentour de lui étoit un grand nombre d'esprits noirs, dont la plupart etoient armés. Quand le Roi d'enfer l'eut entendu parler, lui dit : allez, je vous délivre la bataille. Sire, dit Brudemer, ainsi que vous commanderez il sera fait. Le duc Richard prit les armes contre Burgifer, et quand il fût armé, il monta à cheval, et sa lance à la main regardant haut et bas dans la forêt où il vit nombre de diables sans s'effrayer nullement. Or, Burgifer, lequel étoit noir, entra au champ, prit sa lance, et vint contre Richard et Richard contre lui. A la première approche qu'ils firent, ils s'entredonnèrent des coups avec tant de vivacité que le feux sortit de leurs yeux, leur lance volèrent en l'air par morceaux, sans pouvoir ni l'un ni l'autre s'abattre. Quand les deux lances furent rompues, ils tirèrent leurs épées avec lesquelles ils se battirent avec tant de vigueur, se parant chacun de leur heaume d'acier, qu'ils se fatiguèrent l'un pour l'autre. Quand Burgifer sentit les coups de Richard, il lui dit : Sire, je suis étonné de votre hardiesse, d'avoir osé venir dans une place où tout homme qui y vient y perd la vie; je vous assure que vous la perdrez. Ami, dit Richard, je n'ai pas de peur, fais du pis que tu pourras. Sire, dit Burgifer, je vous prie de me dire si vous connoissez ce chevalier pour qui vous combattez? je le connois bien, dit Richard, c'est un homme vaillant dans ses entreprises car il n'y a pas trois jours que je lui ai vu faire de très-grandes merveilles, je crois que je serois demeuré mort au champ de bataille où j'étois, s'il ne m'eut secouru. Duc répondit Burgifer, comment as-tu une si belle pensée? Apprends de moi que c'est un diable pour qui tu combats; et tous ceux que tu vois contre toi en ce lieu, se sont tous diables. Richard ne s'étonnant point, répondit : je crois bien que c'est pour me donner de la frayeur que tu me dis ces paroles qui ne sont que mensonges. Je ne ments point de ce que je t'ai dit : car il y a longtemps que ce diable, pour lequel vous combattez, se vanta en ma présence en enfer, qu'il vous feroit sortir de sens, pour cause que vous êtes renommé d'être hardi, et que jamais vous n'avez peur; qu'il vous feroit peur, ce qu'il a fait, ainsi que je vois.

Tu as menti, dit Richard, car jamais je n'ai eu peur. Non, dit Burgifer, écoutez-moi un petit moment, je m'en vais vous le prouver. Ne vous souvient-il pas que quand vous étiez au milieu de la forêt, qu'un grand troupeau de huarts vint à voler pardessus vous, et quand ils se prirent à huer, vous huates avec

eux, c'étoit tous les diables que Brudemer avoit amenés par sa malice, pour vous faire peur. Et quand il vous maudit par dépit il vous avoit ainsi hué, vous fûtes si effrayé que vous ne répondites rien et ainsi vous eûtes peur, vous ne sauriez le méconnoître; vous n'étiez pas de si grande hardiesse, comme je vous ai ouï vanter. Si vous voulez encore une autre preuve, je m'en vais vous la raconter : je sais que vous eûtes peur quand vous fûtes dans la chapelle, et quand vous trouvâtes un homme mort gissant dans une bière, qui vous vint embrasser parderrière.

Vous ne pouvez nier la peur que vous eûtes quand vous allâtes veiller votre femme au bois dans la chapelle, laquelle vous envoya chercher de l'eau à la fontaine; et quand vous revîntes vous trouvâtes votre chevalier étranglé, la femme que vous aviez épousée étoit ce grand diable pour lequel vous combattez contre moi en bataille rangée. Quand le duc Richard entendit ces paroles il pensa en soi-même, et dit ce diable-ci me dit la vérité, car il me fait ressouvenir de toutes les aventures et fortunes que j'ai eues. Puis demanda au diable comment il pouvoit savoir tout ce qui se fait au monde? d'où vous vient cette puissance? C'est, dit Burgifer, par le don de Dieu que nous savons tout ce que font ceux qui vivent au péché; mais aussitôt qu'ils s'en sont confessés et purgés, nous avons tout oublié. Burgifer, dit Richard, dis-moi si ce diable Brudemer pour lequel je combats est le faux diable que j'ai épousé en guise de femme, et avec qui j'ai été marié sept ans? Oui, dit-il, c'est celle-là que vous donnâtes sept ans à nourrir dans la forêt. Tu me contes ici une grande aventure; dit Richard, tu me mets dans un grand étonnement; mais elle vint de nature assez franche quand elle vint l'autre jour à ma bataille contre les Anglais qui venoient pour conquérir mon pays, où elle se distingua fort par les belles actions qu'elle fit sur mes ennemis qui ne purent rien gagner sur moi, et ce même jour me dit : je veux contre toi achever la bataille que nous avons commencée; garde-toi de moi, car je sais que dans peu je te ferai souffrir beaucoup de maux. Alors commença à frapper l'ennemi de toutes ses forces sur le corps de Richard, sans cependant beaucoup l'endommager. Burgifer qui ne l'épargnoit pas non plus, fit tous ses efforts pour lui faire endurer mille maux.

Comme Richard, duc de Normandie, conquit Burgifer, leque lui demanda pardon.

Les deux vaillans champions ci-dessus qui se combattoient

l'un contre l'autre, furent si âprement échauffés, que tous les coups que donnoient Richard, il ne pouvoit blesser Bergifer, quoiqu'il lui dit : Comment faux diable de Burgifer, tu es plus dur que fer et acier ; je pense que dans l'enfer tu as fait forger tes armes, car malgré ma puissance je ne te puisse blesser ; j'ai assez frappé de tous côtés, mais tout est inutile, mon épée ne sauroit entrer dans ton corps, je ne sais quel diable t'a donné ces armes, que maudit soit celui qui les forgea. Alors Burgifer frappoit de toute sa force le duc Richard ; mais quoiqu'il reçut bien des coups, il ne lui en arrivoit aucun mal, car Dieu par sa grace le garantissoit de toute blessure.

Le duc Richard ne sachant plus de quelle manière agir pour combattre son ennemi, s'avisa de se mettre en défense, et de se servir du pommeau de son épée, dans lequel étoient enchassées différentes reliques très-précieuses. Richard commença donc à prendre nouvelle vigueur, courut avec intrépidité nompareille sur le diable Burgifer et lui donna tant de coups durant tout le combat, se servant toujours de son épée, qui lui fit rompre et briser toutes ses armes : Burgifer étonné de la puissance de Richard, et de ce qu'il sentoit pour lors tous les coups qu'il recevoit, l'obligea à demander pardon, en lui disant : Sire, duc Richard, je vous prie de cesser le combat, car tous les coups que je reçois de vous, me font de cruelles douleurs que nul homme ne pourra guérir. Quand Richard l'entendit ainsi parler, il lui dit qu'il vouloit cesser, mais qu'il falloit rendre à Brudemer la Sénéchaussée d'enfer qui lui avoit été ravie. Seigneur, dit Burgifer par votre commandement je m'en démets et lui rends devant vous et je promets de ne jamais le troubler en rien. Le duc Richard et l'ennemi étant d'accord ensemble, appelèrent Brudemer, lequel s'approcha auprès de Richard, qui le mit en possession de de sa sénechaussée qui lui avoit été usurpée. Il me convient dit Richard, de me retirer, puisque la bataille est terminée ; montrez-moi le chemin pour m'en retourner. Sire, dit Brudemer, vous n'avez qu'à commander, je vous ai trop d'obligation de tous les services que vous m'avez rendus, pour vous refuser ; je me souviendrai toujours du plaisir que vous m'avez fait, de m'avoir fait nourrir dans le temps de mon enfance l'espace de 7 ans, et qu'ensuite vous m'avez fait votre femme. Hélas! dit Richard, je suis assez courroucé que le Diable m'a trahi ; je te prie pour l'amour de Dieu, de te retirer, de ne plus paroître

devant moi. Alors Brudemer prit congé de Richard, et rentra dans la forêt. Richard se voyant seul, prit sa route vers Rouen, et vint descendre à son palais, où il fut reçu de la Duchesse sa femme qui l'attendoit avec impatience, laquelle lui fit servir promptement à souper, parce qu'il n'avoit pas mangé depuis le soir de devant. Ce fut dans ce temps qu'il raconta à sa femme toutes ses aventures.

Comme le Roi Charlemagne manda ses nobles barons et chevaliers pour découvrir la Terre Sainte, et du duc Richard sans peur qui y vint en habit méconnu et abattit tous les chevaliers à la joûte.

Dans le temps que Richard sans peur séjournoit à Rouen, les nouvelles vinrent en France que les Sarrasins avoient pris la cité de Jérusalem, et occupoient la terre Sainte. L'Empereur Charlemagne, Roi de France et vrai pilier de la Foi, accepta le Mandement que le patriarche de Jérusalem avoit envoyé, et envoya des messagers et hérauts par toute sa Province pour en faire savoir les nouvelles aux Princes et Chevaliers, afin que par ce moyen ils pussent être assemblés tous dans le même temps. Mais comme ce n'est pas ici ma principale matière, je ne m'arrêterai pas à cela, mais je ne traiterai seulement d'une belle aventure arrivée au duc Richard, au sujet de ses armes. Quand les Messagers arrivèrent au duc de Normandie, il promit de se rendre à l'ordre, après qu'il auroit fait avertir les comtes d'Alençon, Mortaine et de Caen, et les autres principaux du pays; sous lesquels il envoya cent chevaliers au Roi Charlemagne, en lui mandant qu'il se trouveroit bientôt devers lui. Le duc Richard s'arma de riches armes dorées, d'un écu doré sans avoir connoissance pourquoi, puis monta à cheval et prit un écuyer avec lui pour porter son glaive et son heaume, et se mit en route pour Paris, il se rendit le lendemain dans la forêt royale, qui s'appelle maintenant le bois de Vincennes, et il s'arrêta dans un Hermitage. Quand le matin fut venu, le duc Richard fit richement habiller son écuyer d'un habit blanc qui étoit fort beau à regarder, et l'envoya vers le Roi Charlemagne. L'écuyer arriva à Paris et se rendit devant le Roi et tous ses barons, et commença à s'énoncer fort haut de cette manière: Sire, je viens de la part du chevalier mon Maître, qui est tout armé d'armes dorées, qui est resté dans la forêt pour vous annoncer que pour la renommée des chevaliers de votre cour, souhaiteroit joûter avec eux d'une

lance pour essayer s'ils sont d'une noble valeur comme l'on dit.

Le Roi Charlemagne content de ces nouvelles, s'en émervella Olivier comte de Vienne qui entendit ces paroles, répondit à l'écuyer : mon ami allez dire à votremaître, puisqu'il désir joûter qu'incontinent il trouvera un chevalier dans la forêt royale, il l'éprouvera, qu'il se tienne assuré de la joûte.

L'écuyer sans plus tarder retourna vers son chevalier doré, auquel il raconta comme Olivier devoit venir avec lui joûter, dont il fut joyeux. Olivier s'en alla aussitôt armé de toutes pièces monta à cheval, et demanda congé au Roi ; il mena aussi avec lui un écuyer. Olivier se rendit dans la forêt qui est à une petite lieue de Paris, où étant arrivé trouva Richard sans peur qui étoit prêt à combattre le premier venu, et aussitôt qu'ils se virent l'un l'autre, laissèrent courir les chevaux comme la foudre, et quand ce vint à baisser les lances, Olivier attrapa Richard par le côté avec tant de roideur, qu'il en rompit son glaive. Richard qui se sentoit tout ébranlé du coup qu'il avoit reçu revint contre Olivier de Vienne sur son écu, de telle force, qu'il le fit tomber les jambes en l'air ; et après qu'il eut mis son cheval en déroute il se mit au plus haut de la forêt. Olivier qui étoit tout étourdi d'avoir tombé par terre, se releva et croyoit bien trouver le chevalier qui l'avoit abattu pour se venger ; mais quand il ne le vit plus, il s'en retourna vers Charlemagne, à qui il conta son aventure, et quand Oger de Dannemark le sut, il dit qu'il essaieroit la prouesse de cet étrange chevalier. Oger s'arma tout prêt à combattre, monta à cheval et entra en la forêt royale, dans laquelle il trouva Richard tout armé comme devant. Ils se mirent à courir l'un contre l'autre, et alors Oger frappa Richard de telle force qu'il fit tomber le cheval de Richard sur les jambes de derrière, mais tout à coup se releva, et vint avec violence sur Oger lequel frappa Oger sur son écu, et glissa sa lance sur son haubert de telle puissance que le glaive se brisa, et Oger ne se put tenir sur son cheval, tomba tout étourdi à terre ; et quand Richard eut vu tomber Oger, il se cacha dans la forêt : après qu'Oger fut remonté à cheval, tout étonné de ne plus voir Richard, retourna à la Cour. Olivier qui l'avoit trouvé tout pensif, lui demanda comment tout s'étoit passé avec le chevalier? Oger lui répondit : mon cher cousin, nous ne nous moquerons point de l'un l'autre car j'ai été battu comme vous. Alors arriva Roland, aux premières nouvelles s'étoit rendu à la Cour, s'informa de ce qui s'étoit passé on lui conta toute l'aventure du chevalier doré. Roland jura qu'il

en essaieroit, pour voir s'il étoit fort comme on le disoit; pour cet effet commanda qu'on lui amena son cheval et ses armes, aussitôt alla au milieu de la forêt trouver Richard, lequel s'étoit disposé à joûter contre le premier venu; ils laissèrent courir les chevaux l'un contre l'autre, et au joindre qu'ils firent, Roland frappa Richard si fort, qu'il le renversa sur le derrière de sa selle; mais Roland par la puissance du chevalier doré, tomba lui et son cheval par terre, et Richard entra dans la forêt.

Quand le Roi Charlemagne eut appris que son neveu avoit été battu, il fut joyeux, voyant qu'un chevalier étranger abattoit tous ses barons. Le Roi de Bretagne y alla ensuite bien armé, lequel fut abattu de dessus son cheval, dont il se démit la cuisse, et fut emporté à Paris par ses écuyers. Gui de Bourgogne s'arma après les autres; et alla joûter contre Richard, qui, honteusement l'abattit par terre. Thierri d'Ardenne monta aussi à cheval pour aller à la joûte, lequel fit rencontre en son chemin de Gui qui retournoit avec sa honte, puis s'en alla dans la forêt joûter contre Richard, auquel il fit une plaie au bras, sans cependant en être abattu, ce qui étonna les barons. Renaud de Montauban qui fut abattu durement, se présenta au chevalier, de même que Guérin de Lorraine, Géofroi, seigneur de Bourdelois, Noël, comte de Nantes, Lambert, prince de Bruxelles, Bazin de Beauvais, Géofroi de Frise, Sauson de Picardie, et plusieurs autres seigneurs, lesquels joutèrent les uns après les autres avec Richard, lequel les abattit tous de dessus leurs chevaux, ce qui les obligea de retourner à Paris. Le Roi Charlemagne étonné de la valeur de ce chevalier, engagea les princes ses enfans d'y aller, mais ils refusèrent, ce qui détermina le Roi d'y aller. Quand il se fut rendu dans la forêt bien armé, se mit en devoir de joûter; mais Richard fut averti par un espion de la venue du Roi. Cependant parurent l'un devant l'autre, et piquèrent leurs chevaux; et quand ce vint à joindre le Roi, Richard rompit sa lance à terre et s'inclina devant lui en se faisant connoître. Le Roi fut étonné de voir que c'étoit le duc de Normandie; il vit bien que ce qu'on avoit dit de lui étoit vrai, qu'il étoit le plus vaillant de tous les chevaliers. Le Roi et Richard s'en retournèrent à Paris, où ils furent reçus de tous les princes et seigneurs de la Cour. Tous les seigneurs furent étonnés de savoir que c'étoit le duc Richard qui avoit joûté si vaillamment contre eux, et d'y être venu si secrètement. Pendant ce temps tous les gens d'armes s'as-

semblèrent à Paris, et formèrent un corps de près de cent mille hommes. Le Roi accompagné du duc Richard et de plusieurs autres seigneurs, se mirent en marche avec l'armée pour se rendre à Jérusalem, où étant arrivés, Richard y fit de belles conquêtes, ainsi qu'il est marqué tout au long dans l'histoire de Fier-a-bras. Ce fut par ce moyen que Charlemagne prit sur les Turcs Jérusalem, et beaucoup d'autres villes, ainsi qu'il est prouvé aux anciennes histoires. Après ces conquêtes le Roi et les barons s'en retournèrent en leurs pays avec honneur de la victoire.

Comme Richard sans peur fut en danger d'être noyé par un Esprit malin.

Après le retour de Richard du voyage de Jérusalem, il reçut des nouvelles que le Roi d'Angleterre, père de sa femme, étoit décédé. Alors il lui prit envie de se faire reconnoître Roi d'Angleterre, et pour cet effet fit équiper douze grands vaisseaux bien garnis de toutes choses nécessaires pour partir le premier mai. Lorsque la flotte fut prête, ils montèrent dedans au son de la trompette, à savoir, le duc Richard dans le premier vaisseau, le comte d'Alençon dans le second avec cent chevaliers, et dans tous les autres montèrent plusieurs seigneurs chevaliers de France, de Picardie et de Normandie, de même que plusieurs seigneurs qui s'étoient rendus à Rouen pour engager Richard à cette entreprise. Quand ils furent loin de terre, le vaisseau dans lequel étoit Richard alloit devant; mais après deux heures de route l'air se troubla, la mer s'enfla, et s'éleva une grande tempête, éloigna les vaisseaux les uns des autres. Le vaisseau du duc voguoit par la mer dans le temps qu'il aperçut un petit navire brisé de la tourmente, qui venoit flotant vers lui, dessus lequel navire étoit une belle dame richement habillée à la mode de la Cour, qui se déconfortoit en criant et disant : Ah ! malheureuse que je suis, d'avoir ainsi perdu mes amis que j'ai vu noyer et périr devant moi, de même que mon cher frère. Hélas! que dira mon père quand on lui apprendra la mort de son enfant, et le danger où se trouve aujourd'hui sa fille unique. A ces mots, approche le navire de la dame auprès de Richard, qui avoit entendu ses plaintes, il la trouva si belle, qu'il en eut pitié, et lui demanda qui elle étoit. Ah! Sire, dit-elle, écoutez-moi, je vous prie, et me mettez en votre vaisseau, ayez pitié de moi, je suis fille du Roi d'Espagne, mon père m'envoyoit avec mon frère auprès du Roi d'Ecosse, lequel me devoit prendre en

mariage, mais par les tourmens de la mer notre navire a été rompu et mon frère noyé avec cinquante chevaliers, lesquels l'accompagnoient. Je vous prie, Sire, qu'en l'honneur de notre noblesse vous me sauviez la vie. Richard approcha d'elle et la mit dans son vaisseau. Elle n'y fut pas plutôt montée, que le vaisseau alloit comme le vent. La dame fut réconfortée par le duc pendant la tempête, qui fit échouer le vaisseau proche de Gênes. Peu de temps après, la grêle et le tonnerre tombèrent avec tant de violence sur le vaisseau, que tout fut enfoncé, et furent noyés les chevaliers et tous ceux qui y étoient, excepté le duc Richard qui pour lors dormoit, lequel par le vouloir de Dieu se trouva sauvé par le moyen d'une table, sur laquelle il voyoit floter de loin les chevaliers, dont les uns étoient morts, les autres prêts à expirer, mais de la dame il n'en vit aucun vestige.

L'Esprit malin dont on doit toujours se méfier, étoit en admiration dans ce moment; car c'étoit le diable Burgifer, contre lequel Richard avoit tant combattu, qui s'étoit transfiguré sous l'habit de femme; mais Dieu, conservateur de toutes choses, a toujours tiré le duc Richard de tous périls.

Comme Richard fut porté par les mauvais esprits à Sainte Catherine du Mont Sinaï.

L'histoire nous raconta que Richard étant échoué dans une Isle, il fut bien étonné, mais n'eut aucune peur ni crainte. Alors la nuit s'approchoit, et fatigué de ses travaux, ils s'endormit sur le bord de l'isle. Pendant son sommeil, Burgifer fâché de ce que Richard lui avoit échappé, vint au lieu où il dormoit, et emmena avec lui plusieurs Esprit hurlans, comme Taureaux et autres bêtes, et l'enlevèrent en l'air; mais il dormoit si fort qu'il ne se sentoit aucunement emporter. Burgifer et les mauvais Esprits le portèrent avec tant de diligence, qu'ils arrivèrent avant le jour au Monastère de Ste. Catherine du Mont de Sinaï, et quand ils l'eurent ainsi porté, tous les Esprits disparurent. Burgifer qui avoit envie de prendre Richard, l'avoit apporté en ce lieu dans le dessein qu'il tombât entre les mains d'un Géant, qui mettoit à mort tous les Chevaliers Catholiques qui alloient à Jérusalem, mais il arriva tout le contraire, comme vous l'allez entendre dans la suite.

Comme Richard mit à mort un géant qui gardoit un port de mer contre les chrétiens.

Quand les Esprits eurent porté le duc Richard, ils le laissèrent tomber rudement dessus le pavé, ce qui l'éveilla malgré lui. Il se trouva étonné de ne savoir où il étoit, ne se voyant plus au bord de l'Isle où la Mer l'avoit échoué, et fort souvent regardoit de tous côtés, et après avoir longtemps examiné, il se leva et aperçut une lampe ardente devant l'Image de Ste. Catherine, dont il fut émerveillé, et ayant avancé un peu plus, vit bien qu'il étoit dans une Eglise. Il se mit à genoux et pria Dieu de le préserver de tous ses ennemis, tant visibles qu'invisibles, il n'y a, dit-il, nul diable contre lequel je ne me sois combattu pour l'Amour de Dieu. A ces paroles il entendit une voix qui lui dit : Richard, il t'est commandé de Dieu de mettre à mort un Géant qui réside dans le port de Jusio, où les Pélerins Chrétiens passent pour aller adorer Dieu à Jérusalem, et pour cet effet, tu prendras une épée qui est enchaînée au côté de de l'Autel de Ste. Catherine. Après que Richard eut entendu ces paroles et que le jour fut venu, il raconta tout le fait aux Religieux, qui lui donnèrent l'épée que plusieurs Chevaliers n'avoient jamais pu tirer du fourreau ; mais Richard la tira sans peine et la trouva bien claire. Il prit alors congé des Religieux, lesquels lui avoient donné les armes, et se mit en route pour aller trouver le Géant dans l'endroit où il résidoit. Etant proche de son Logis, il vit sortir un homme qui avoit bien seize pieds de haut, et armé d'une grosse massue qu'il portoit sur son col. Richard nullement intimidé, s'approcha de lui, et lui dit : Païen, tournes-toi vers moi, mets-toi en défense, ou sinon je te mettrai à mort de mon épée. Pourquoi, réplique Richard, empêches-tu le passage aux Pelérins Chrétiens qui vont prier Dieu à Jérusalem ? Laisse le port libre et fais-toi baptiser.

Vassal, répondit le Géant, prends le parti que tu commandes, et renonce à ton Dieu, je te ferai riche et puissant. Après ces paroles vinrent l'un contre l'autre, et le Géant déchargea un coup de massue sur Richard, qui lui fracassa tout son écu, dont il tomba par terre : tandis qu'il relevoit sa massue, Richard lui donna un coup de son épée qui lui abattit le bras. Le Géant se voyant ainsi maltraité, voulut sauter sur lui pour le jeter dans la mer, mais Richard, pour parvenir à son dessein, lui porta

un coup de son épée, qui lui mit la tête en deux et le jeta dans la Mer.

Comme le duc Richard se fit porter par le diable Burgifer en Angleterre.

Burgifer qui n'étoit pas las de tourmenter Richard, s'apparut à lui sous la figure d'un Ecuyer, et lui dit : Les diables te donnent beaucoup de peine et de tourmens; mais rassure-toi : si tu veux me prendre à ton service, je t'aiderai dans toutes tes affaires. Richard qui reconnut que c'étoit le diable, lui dit : je te supplie de me transporter en Angleterre sans me faire aucun mal. Tu n'as qu'à commander je te le ferai volontiers. Alors Burgifer chargea Richard sur son col, et partit comme la foudre, et à une heure après-midi se trouva sur un port de mer près de la ville de Londres, Richard le remercia, et Burgifer disparut aussitôt.

Comme Richard fut couronné Roi d'Angleterre.

Richard ne fut pas plutôt sur le port, qu'il vit sur la mer plusieurs vaisseaux venant de Normandie, lesquels étant arrivés reconnurent leur Seigneur, et le saluèrent d'un profond respect. Après l'avoir complimenté, ils prirent leur route pour Londres, où Richard fit son entrée en grand triomphe, et se fit couronner Roi d'Angleterre, de même que sa Femme, qui étoit fille du feu Roi Adolphe, qui fut reconnue Reine. Ils vécurent en paix, donnant à toute la nation des exemples de bonnes mœurs, puis passèrent de ce monde en l'autre pour jouir du Repos Eternel dans le Paradis, où nous espérons avoir place auprès de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

FIN.

IMPRIMERIE DE MARTIN-MUIRON, A LILLE.